IMAGES DU PATRIMOINE

DUNKERQUE, L'ARMATEUR ET L'ARCHITECTE

LA RECONQUÊTE DES ESPACES PORTUAIRES

L'INVENTAIRE

NORD – PAS DE CALAIS

Dunkerque (Nord) – bassins Freycinet, vue du môle 2 depuis la route de l'écluse Trystram, Pierre Thibaut, 2013.

« Dans ma pratique, je ne sens pas de différence majeure entre la photographie d'inventaire classique et celle de patrimoine industriel. Par contre je ressens une évolution de notre pratique quand nous abordons un objet d'étude en mouvement, comme c'est le cas sur le port de Dunkerque. Comment saisir un bâtiment quand il n'est encore que chantier ? Des ouvriers, des matériaux, des échafaudages, etc. Une forme à venir, une projection dans l'espace à venir. Rendre compte par la photographie de ce processus complexe de fabrication me semble une approche importante dans l'étude de l'objet architectural, tant du point de vue des techniques utilisées, qui sont un précieux témoignage de l'époque, que de la fabrication d'une forme ».
Pierre Thibaut[17]

PALIMPSESTE INDUSTRIEL
PHOTOGRAPHIER LES PATRIMOINES DE L'INDUSTRIE

Philippe Ayrault et Nicolas Pierrot
Service Patrimoines et Inventaire, Région Île-de-France

Le choc de la désindustrialisation a soulevé, depuis les années 1970, un déferlement d'images. Plus de quarante années après l'origine du traumatisme, on mesure à peine la variété des initiatives scientifiques et culturelles qui accompagnèrent l'effritement du tissu industriel occidental[18]. Avec, à tous les niveaux, la redécouverte ou la production d'images en tous genres – des images pour connaître, témoigner, conserver, interpréter, contribuer au travail de deuil, inventer aussi des formes nouvelles d'expression. Un effort compensatoire, d'une telle intensité qu'il mobilisa les écrivains et les artistes, les historiens, les géographes, sociologues, ethnologues et anthropologues, les musées de société et le monde associatif, les acteurs eux-mêmes de cette histoire, soucieux d'élaborer, de perpétuer leur « mémoire ». Un effort d'où naquit également l'« archéologie industrielle » et qui, non sans difficulté, projeta l'industrie – ses vestiges, ses monuments, ses produits comme ses savoir-faire – dans le champ patrimonial. Ainsi les décennies de désindustrialisation offrent-elles aujourd'hui à l'historien de la culture un champ d'étude à peine exploré : il faudra poursuivre l'analyse des photographies de la perte, dont l'inventaire typologique imaginé par Bernd et Hilla Becher à partir de 1959 n'est que l'exemple le plus fameux. Il faudra plonger dans l'œuvre des peintres et photographes de la « friche », dans celle des peintres militants amoureux du monde ouvrier, dans celle des artistes industrialistes épris de monumentalité, dans celle également des cinéastes de fiction[19]. Il conviendra enfin d'évaluer la masse, le statut, les fonctions et l'inventivité plastique de l'imagerie documentaire, fixe ou animée, celle produite, notamment, par (et pour) les sciences sociales ou les promoteurs du patrimoine industriel. Dans cet ensemble bigarré, retenons pour l'occasion les photographies de l'Inventaire général, corpus original et cohérent, riche de sa diversité interne et de ses évolutions récentes. Il s'agit d'une photographie de service public, composante significative du corpus institutionnel de la mémoire du patrimoine[20]. Les Régions, en charge désormais de l'inventaire du patrimoine culturel, gèrent et enrichissent cette collection de plusieurs millions de clichés, constituée depuis la création en 1964 – à l'initiative d'André Malraux alors ministre d'État chargé des Affaires culturelles – de l'Inventaire général des monuments et richesses artistiques de la France[21]. Dans quelle proportion ces images montrent-elles les ateliers, usines et installations de l'industrie nationale ? Entre 1983 – date de création de la « cellule du patrimoine industriel » au ministère de la Culture – et 2011, 13 249 dossiers relatifs au patrimoine industriel avaient été ouverts[22], recélant plusieurs dizaines de milliers de clichés. Un ensemble diffusé par l'intermédiaire de bases de données informatiques[23], de publications et autres expositions. Les reproductions de documents y figurent en bonne place, mais la part belle revient aux photographies de « terrain ».

Quelle était la commande initiale ? Bien des contraintes pèsent assurément sur la photographie d'inventaire. Gageons qu'elles en ont fondé, et en fondent encore souvent la spécificité comme le caractère. Sauf opération spécifique, le photographe ne choisit pas son objet, l'image devant accompagner, on le verra, le discours scientifique sur le patrimoine à mesure de sa découverte. Quel rôle la photographie d'inventaire joue-t-elle dans la construction de cette connaissance ? Avec trente ans de recul, quelle fut et demeure sa contribution à l'entrée de l'industrie dans le champ patrimonial, à la reconnaissance de la valeur, voire de la « beauté »[24] des usines ? Quels langages photographiques ont été mobilisés, inventés ? Quels regards les photographes portent-ils aujourd'hui sur l'évolution de l'industrie, sur leur métier et sur le statut accordé à leur création ? Sans prétendre cerner l'ensemble de ces questions, parcourons quelques images pour traquer, à l'échelle des sites et des territoires, la réécriture de l'industrie sur elle-même, en un palimpseste offert à la création photographique. Parcourons cette œuvre jamais terminée, elle-même toujours recommencée, offerte aux évolutions de la commande et de ses interprétations.

Devant l'industrie : ouverture et déconditionnement du regard

À l'échelle du corpus national, du Moyen Âge à nos jours l'industrie se révèle dans la diversité de ses localisations, de ses échelles, de ses morphologies, de ses formes architecturales, de ses espaces intérieurs et de ses équipements (quoique plus rarement traités), disqualifiant les préjugés. Pour dresser ce nouveau tableau, l'Inventaire s'est d'emblée appuyé sur la démarche de l'« archéologie industrielle », sur le renouvellement des problématiques universitaires en histoire de l'industrie et sur les initiatives du mouvement associatif. Tous ont contribué à « revisiter la nation d'industrie »[25], à délaisser un temps l'approche statistique, « la vérification des « lois » du développement capitaliste » pour entreprendre « l'étude de ses formes historiques »[26], celle des lieux d'industrie, des manières de produire, dévoilant du même coup l'écrasante domination, en France, des unités modestes de fabrication. Les premières enquêtes thématiques puis le repérage national du patrimoine industriel à partir de 1986 – soumis au bilan et à la critique à la faveur de la décentralisation[27] – ont sans conteste contribué à ce renouvellement. Il suffit aujourd'hui de plonger dans les dossiers pour redécouvrir « la pluralité des mondes industriels »[28]. Parmi bien d'autres objets d'étude, voici des maçonneries de biefs, des fondations de « fabriques » émergeant des taillis, des chapelets de moulins aux multiples fonctions, des fourneaux et forges de tous âges, des manufactures et usines textiles, à étages ou couvertes de sheds. Voici des complexes chimiques, des ports et chantiers navals, des territoires miniers. En ville et en périphérie, les monuments de l'industrie ont d'abord monopolisé l'attention, mais depuis lors, le tissu des PME est approché, étudié – ateliers urbains ostentatoires ou imperceptibles, unités enchevêtrées, horizons d'entrepôts, zones industrielles des dernières décennies, « boîtes » aux façades parfois prestigieuses, aux intérieurs peu accessibles, que l'on se décide à regarder enfin.

Conséquence inattendue de ce foisonnement, le corpus ne tient plus ici que par la force du concept : l'« industrie » en viendrait presque à disparaître en tant que « thème iconographique », en tant qu'« unité structurale élémentaire possédant une cohérence propre, pouvant faire l'objet d'une *scène spécifique* »[29]. Elle apparaît comme une « thématique ouverte », enrichie à mesure qu'apparaissent, au cours des trois siècles de l'industrialisation, de nouvelles formes de bâti, d'installations, de travail. L'unité du corpus tiendrait-elle également par le langage photographique ?

« Ce que j'ai photographié n'était jamais identique. Mes photos préférées sont celles qui représentent le patrimoine industriel dans son côté grandiose et/ou unique. Mais j'aurais aimé travailler davantage sur la technique et les savoir-faire, le geste professionnel. Finalement, les ateliers vides et répétitifs style granges métalliques m'ennuient ».
Jean-Bernard Vialles

La photographie d'inventaire est d'abord un document, avec lequel le chercheur construit un raisonnement scientifique, elle « doit être fiable, rechercher l'objectivité et rejeter le transitoire, le pittoresque »[30]. L'usage de cette norme a pu faire merveille : l'appliquer aux « nouveaux patrimoines », et singulièrement au patrimoine industriel, c'était contribuer à déconditionner les regards, à rendre visible – dans le champ patrimonial – ce qui ne l'était pas. « Les photographies d'un édifice seront cadrées de manière à contenir une élévation entière en perspective axiale, ceci pour obtenir une orthographie aussi exacte que possible »[31] : approcher une halle usinière comme une nef d'église, souligner l'ordonnancement d'une façade de béton, diffuser ces images sur les supports de l'Inventaire, c'était contribuer à l'objectivation et à la reconnaissance patrimoniale des architectures de l'industrie. La photographie du

Vue du port minéralier et du complexe sidérurgique Arcelor depuis la digue du Break.

Images d'un siècle de métamorphoses

Au cours du dernier siècle, le port de Dunkerque n'a cessé de se transformer, de s'adapter aux perpétuelles mutations du trafic et du transport maritime. Pendant que le port moderne poursuivait son extension vers l'ouest s'imposant par le gigantisme et la démesure de ses 12 km de terminaux hérissés de portiques et de grues, de silhouettes acérées et fumantes, le port historique progressivement désaffecté, subissait une mue radicale.

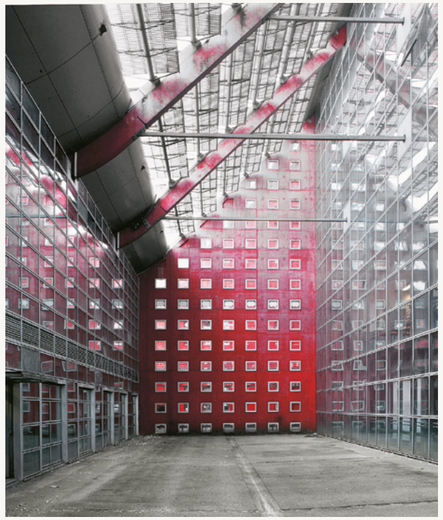
Les images qui suivent mettent en perspective la riche histoire du port tout autant que l'ampleur de sa métamorphose : les approches croisées de différents analystes et d'opérateurs de terrain (urbanistes, architectes, artistes…) nourrissant tour à tour le débat sur les enjeux de la reconversion.

Citadelle L'université du Littoral-Côte d'Opale

La construction du pôle universitaire de la Citadelle à Dunkerque s'est déroulée en trois phases sur une durée de plus de dix ans. Lorsqu'AS.Architecture-Studio achève le premier bâtiment du pôle en 1989, l'édifice est solitaire sur le quai Freycinet, lequel conserve ses allures de port, avec des rails, d'énormes tas de sable et de graviers. En 1995, un deuxième bâtiment voit le jour, bientôt suivi d'un troisième en 1998. Une décennie plus tard, le pôle universitaire est rattaché à la ville, générant au fil du temps une métamorphose urbaine.
L'université de la Citadelle compte 1 500 étudiants. Elle dispense un enseignement général et technologique. Elle est dotée de laboratoires en génie thermique et biochimie. Ce bâtiment prend place de manière active dans un paysage ou plutôt dans une géographie industrielle, sur le quai, môle de l'île de la Citadelle. Le terrain attribué comportait un ancien entrepôt des tabacs, emblématique d'une imagerie portuaire et de l'histoire du lieu, les architectes en ont conservé une partie. Les planchers de l'entrepôt ont été détruits, révélant la structure bois et le volume existants : l'espace créé a été offert aux activités culturelles de l'université et de la ville. Toute la parcelle a été investie : le toit d'aluminium, capotage lisse, unitaire, changeant de gris sous les nuances du ciel, s'infléchit jusqu'à la rue, côté ville. Il apparaît entre les vieux bâtiments, ligne de métal, cursive sur une ligne construite à la temporalité différente. Côté port, la façade reprend l'alignement et le gabarit du contexte, et quelque chose de sa texture : elle est bardée d'éléments industrialisés couleur brique. L'accès à l'université prolonge une rue existante. Nouvel élément du programme, et de même réalisé par AS.Architecture-Studio, implanté à proximité de l'université de la Citadelle, le restaurant universitaire est l'occasion de manifester la nouvelle vocation universitaire de la ville de Dunkerque. Le bâtiment est rattaché au contexte de l'îlot de la Citadelle par une « lame » qui traverse l'édifice sur tous les niveaux. Cette partie du restaurant ancre le bâtiment à la structure urbaine.
Après plusieurs années d'usage, l'unité reste, la force initiale du projet n'est pas altérée. Le pôle universitaire de la Citadelle est pour AS.Architecture-Studio un sujet de fierté, expression d'une architecture portant sur des valeurs qui dépassent les modes.

Université du Littoral-Côte d'Opale, détail de la façade avenue de l'Université

Vues intérieures



Université du Littoral-Côte d'Opale, vue d'ensemble au début des années 1990 avant le complet achèvement du bâtiment universitaire

L'inscription de l'université entre les anciens entrepôts des tabacs, vue aérienne au début des années 1990 : la construction d'un restaurant universitaire achevé en 1993, puis de la bibliothèque en 1997 viendront ensuite compléter le pôle universitaire de la Citadelle

Le château Coquelle, aujourd'hui centre culturel de Dunkerque.

Maisons de négociants et de capitaines d'industrie

Les négociants et les capitaines d'industrie qui ont fait la fortune de Dunkerque au cours des siècles n'ont pas légué à la ville que des entrepôts et des usines à réinvestir ou à reconvertir. Les riches demeures qu'ils ont fait bâtir – héritage à part entière de l'histoire portuaire, nées du dialogue « de l'armateur et de l'architecte » – connaissent parfois aussi une seconde vie lorsqu'acteurs culturels ou administrations investissent leurs murs.